



Dossier

Pour un second regard



Alain Crevier anime depuis bientôt 15 ans l'émission *Second regard*, diffusée tous les dimanches à Radio-Canada.

Toutes ces années, il s'en est passé des événements d'Église, des phénomènes religieux et spirituels! Quoiqu'on en dise, au Québec, le fait religieux a toujours la cote.

De passage à Québec, à l'occasion du colloque de l'Association canadienne des périodiques catholiques, *L'Envoi* a eu le plaisir de rencontrer l'animateur de *Second regard*, un homme chaleureux et ouvert qui découvre à travers le prisme des reportages et des rencontres une humanité toujours en quête de sens et qui se redéfinit à partir des nouvelles réalités.

Depuis combien de temps existe *Second regard*?

L'émission existe depuis 1975. *Second regard*, c'est d'abord une émission d'information qui s'est élargie à la quête de sens. Les accents du contenu ont aussi changé puisque l'équipe de réalisateurs et de journalistes change aussi.

Comment avez-vous réagi quand on vous a demandé d'animer cette émission?

J'ai été très surpris. Pas certain d'être intéressé. Pourquoi avoir pensé à moi? J'avais une formation en économie et en science politique. J'ai quand même accepté de relever le défi et avec le temps j'y ai pris goût. Je suis encore très motivé après 15 ans. Savez-vous qu'il y a encore de mes collègues qui ne comprennent pas pourquoi je fais cela.

Qui choisit les sujets à traiter?

On le fait en équipe. Il y a un réalisateur coordonnateur qui s'assure que tout fonctionne et un rédacteur en chef qui est

responsable du contenu de l'émission. Notre équipe travaille depuis les studios de Québec. Le rédacteur en chef, lui, est à Montréal et il nous fait confiance.

Comme animateur, avez-vous le dernier mot?

J'ai une influence parce que je suis l'aîné du groupe et que je suis l'animateur à qui on a demandé d'avoir une position éditoriale et d'être critique. Mais je n'ai pas le dernier mot et j'en suis content, car ce serait trop lourd à porter. Nos décisions sont collégiales.

Quel est l'intérêt du public pour ce type d'émission?

On a beau penser que la religion ne préoccupe plus la société, on se rend compte que ce n'est pas vrai. Avez-vous remarqué que c'est souvent à la une de nos quotidiens? Les gens ont peut-être laissé l'Église de côté mais je remarque qu'ils sont en quête. Ils cherchent quelque chose, des réponses, une piste qui va leur donner un minimum de sens pour

interpréter la maladie, la vieillesse, l'âge. C'est un sujet extrêmement riche.

Quelles formes de spiritualité explorez-vous?

Tout. Dans la mesure où cela reste de l'information. Nous avons touché au bouddhisme, au taoïsme, au zoroastrisme et au catholicisme, bien sûr. La chrétienté, c'est au cœur de nos préoccupations, on ne l'oublie pas, cela vient spontanément. Chaque année dans nos réunions de bilan, il y a quelqu'un qui nous pose la question : « Combien de sujets chrétiens avons-nous traités par rapport au reste? » C'est une question d'équilibre; c'est une posture que l'on essaie de conserver et on se rend compte que c'est assez bien proportionné. Quand on cherche des gens avec qui on veut discuter du sens de la vie, au Québec, il y en a une grosse gang qui sont encore affiliés à la foi catholique, même s'ils ne sont pas pratiquants.

Et les cotes d'écoute?

Cela se maintient mais la population change, les besoins des gens changent. Ensuite nous avons un créneau horaire spécial, 13 h 30 le dimanche après-midi. C'est variable. On ne sait jamais. Je ne me bats plus pour qu'on nous change de créneau horaire. Nous avons 20, 22 % du marché. C'est très bon. Mes patrons sont très contents. Heureusement, il y a maintenant l'Internet qui permet d'écouter l'émission en-dehors de la grille horaire. Dans le palmarès des reportages écoutés sur Internet, *Second regard* figure parmi les cinq premiers au classement. (www.radio-canada.ca/actualite/v2/secondregard)

Et ce qui est tout nouveau, c'est le blogue qui marche bien. On reçoit même des messages qui viennent d'Europe. Ceux qui pensaient que les religions ne suscitent plus d'intérêt, je pense qu'ils se mordent le bout des doigts.

Consultez-vous des spécialistes ou des théologiens?

Occasionnellement, sur une base individuelle. On est souvent en contact avec les gens de la Faculté de l'Université de Montréal et de l'Université Laval. Il y a beaucoup d'échanges qui viennent enrichir le degré d'authenticité de ce qu'on essaie de faire.

Comme journaliste, vous devez être le plus objectif possible. Mais est-ce que vous êtes touché, à l'occasion?

C'est difficile de rester insensible quand on rencontre des gens comme Jean Vanier ou Benoît Lacroix ou encore des athées qui font une véritable quête et qui ont trouvé quelque chose. C'est inévitable, cela vient me chercher.

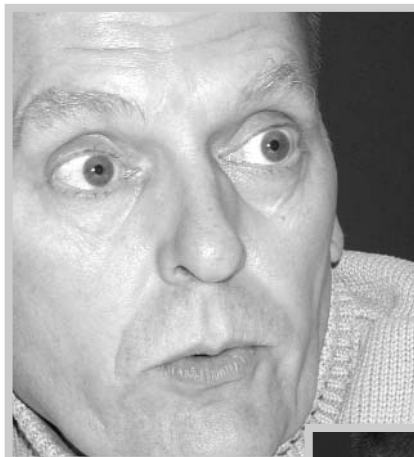
Un de ceux qui m'a le plus bouleversé a été Jean Vanier parce que l'on était chez lui et on voyait comment il se comportait avec les personnes qui souffraient d'handicaps mentaux. On a vu l'amour de cet homme-là. Je me considère comme privilégié et cela enrichit ma quête de sens et les réponses que je cherche.

Votre quête de sens?

Ma mère est décédée de la maladie d'Alzheimer. Est-ce que je peux vous dire que pendant cinq ans je me suis posé beaucoup de questions du genre : « Est-ce qu'il y a quelqu'un en-haut? Est-ce que l'on peut m'expliquer comment on efface la mémoire de quelqu'un qui était si croyante et qui ne se souvenait même pas ce qu'était un prêtre ni qui était Dieu ». J'en ai cherché des réponses. Je ne me suis jamais servi de *Second regard* comme d'une thérapie. Au fil des ans, en rencontrant tant de gens qui cherchent, je n'ai pas eu de réponses claires mais j'ai trouvé des pistes qui m'ont éclairé.

D'autres personnes vous ont marqué?

Éric-Emmanuel Schmitt, André Comte-Sponville, Boris Cérulnik, Sœur Emmanuelle, Martin Gray, Desmond Tutu et j'en passe. Je vous raconte un fait. Un jour, je rencontre Eric-Emmanuel Schmitt, un chrétien convaincu. Et le lendemain, André Comte-Sponville, un athée convaincu. Je voulais savoir de chacun quel sens il donnait à sa vie et quelles étaient ses valeurs. La chose la plus bizarre est arrivée : ils me racontent à peu près la même histoire, ont à peu près les mêmes valeurs et ils arrivent à des conclusions inverses. Ces rencontres ont été pour moi



un enrichissement. Je me suis dit que j'avais bien le droit de vivre en moi ces contradictions. Je n'ai pas à exiger de moi d'avoir une conviction absolue, ni même à chercher une certitude. Je peux laisser vivre en moi le doute et l'intuition. Je peux vivre avec tout ce que cela comporte de paradoxal.

Quel regard portez-vous sur l'Église catholique?

L'Église est grande dans tous les sens du mot. Elle a deux mille ans d'histoire et si elle a duré, c'est précisément parce que des gens ont été les gardiens des traditions. Sans cela nous serions partis après la première tempête. Mais quand on a une si longue histoire, il y a des risques de faire des erreurs.

Au Québec, je crois que la religion catholique a déçu beaucoup de catholiques parce que, tout d'abord, c'est une institution

hiérarchique, il y a une autorité. Depuis une quarantaine d'années, les gens ont décroché de l'idée que, dans leur spiritualité, quelqu'un pouvait leur dire quoi faire. La société a beaucoup changé. Je ne suis pas en train de déclarer que c'est magnifique mais la société s'est beaucoup modernisée au niveau des droits de la personne. Par exemple, la problématique sur la place des femmes en Église, je pense que c'est un problème majeur. Ça ne veut pas dire que si on réglait cela, les gens retourneraient à l'église.

Mais il y a définitivement une rupture. L'institution est devenue tellement colossale et ici je ne parle pas de la richesse du Vatican, mais de l'ampleur de cette institution qui se veut « contrôlante ». C'est peut-être ce qui fait le plus mal. J'ai l'impression que, depuis des décennies, l'Église a offert aux gens des certitudes et je crois que ce n'est plus cela que les gens veulent. Ils cherchent plutôt un guide spirituel qui leur permette de donner un sens à ce qui n'est pas matériel, à des sentiments, à des intuitions. Ceci dit, j'ai vraiment l'impression que les Québécois sont toujours en quête.

Avec ce constat, croyez-vous que l'Église catholique a toujours sa place?

J'ai confiance. Je trouverais bizarre de penser que, parce que l'institution a deux mille ans d'histoire, elle ne peut pas changer. C'est une erreur. Elle peut changer et elle a changé au cours des siècles. Alors pourquoi elle ne changerait pas encore? Garder la tradition et en même temps s'ouvrir au monde. Être plus près de la réalité du monde et des besoins des gens. Je pense que la religion catholique a une plus grande responsabilité que les autres institutions dans ce domaine. La raison est simple : c'est la seule institution aussi colossale et qui a une centralisation du pouvoir. Alors c'est la seule qui peut dire : « Je parle au nom d'un milliard de catholiques dans le monde et la direction que l'on veut prendre, c'est, par exemple, d'ouvrir un dialogue interreligieux ». Même les protestants ne peuvent pas faire cela.

Croyez-vous qu'en Église on a une parole libre?

Il faut être à l'intérieur pour transformer une institution et il faut une parole libre pour être capable de transformer quelque chose. J'ai rencontré des personnes qui ont le courage de leurs convictions et qui mettent leur réputation en jeu pour les faire valoir. À *Second regard*, nous avons comme point d'honneur de faire connaître toutes les opinions, qu'elles soient de gauche ou de droite.

Croyez-vous que la Commission Bouchard-Taylor a eu une incidence à cet égard?

Cette expérience a touché beaucoup de gens et a été comme un exutoire pour bien des personnes de toutes croyances. Une des choses qui me semblait très positive, c'est la réflexion de beaucoup de monde qui croyait que notre société était une société laïque et que c'était acquis. Au point de vue de l'État, on voit que c'est acquis mais au point de vue de la société, la présence des autres communautés religieuses nous a obligé à se remettre en question. La Commission a démontré que le fait religieux est encore très présent. Durant les sessions, on a vu de tout. Même des gens qui détestent les religions ont pris la peine de se déplacer pour aller le dire. Des catholiques

se sont réveillés et ont dit : « Les autres confessions s'affirment, nous autres, est-ce qu'on va s'affirmer? ».

On parle beaucoup de dialogue interreligieux. Trouvez-vous cela important?

Plus que jamais. L'urgence dans le domaine des religions, c'est le dialogue. Il y a eu des tentatives. Jean-Paul II a initié les rencontres d'Assise et c'est une de ses plus belles réussites. Ça demeure encore un symbole, mais cela a créé un



espace de dialogue parlant pour le monde d'aujourd'hui. J'ai gardé longtemps l'image de Benoît XVI, à Istanbul en Turquie, dans la grande mosquée bleue. Tourné vers La Mecque, il se ferme les yeux. Ce geste a ouvert les portes et a probablement calmé les émeutiers qui n'attendaient qu'un signe d'intransigeance de sa part pour allumer l'animosité. Il a probablement pris conscience du rôle qu'il doit jouer dans le dialogue interreligieux.

Par ailleurs, à l'automne 2008, il y a eu, au Vatican, un nouveau forum catho-musulman. Les deux parties vont se rencontrer sur une base régulière et ce qui est fascinant c'est que se sont les musulmans qui ont fait cette demande.

Et chez nous, qu'en est-il de l'interreligieux?

Nous ne sommes pas dans une situation de crise au Québec même s'il y a des gens qui veulent le faire croire. La présence musulmane est un fait courant dans notre société. Des musulmans sont arrivés ici parce qu'ils voulaient fuir la répression qu'ils vivaient dans leur pays. Ils cherchent une certaine liberté. Les femmes aussi, mais cela ne change pas tant que cela, surtout entre eux.

En ce sens, trouvez-vous que les cours de culture religieuse sont une bonne chose?

La première fois que nous avons touché à cela, c'était il y a cinq ans. On voyait que quelque chose allait changer. C'est fait et c'est insécurisant pour les Québécois. On le voit avec les parents qui revendiquent le libre choix à l'école et le droit à l'éducation religieuse confessionnelle. Ils tiennent un discours plus traditionnel mais eux aussi ont un droit de parole.

Dans notre Québec, le plus heureux ou le plus dramatique, ce sont les générations qui vont nous suivre. Elles n'ont à peu près jamais mis les pieds à l'église et nous n'avons jamais rien dit d'autre que mon ami Jésus. Nous n'avons pas pris le temps d'aller plus loin. On ne doit pas s'attendre à ce que nos enfants ou nos petits-enfants réinventent le sens de la vie quand ils vont atteindre les 50 ans. J'espère que l'on est conscient de ce que nous avons reçu et rejeté massivement. Nous n'avons rien transmis ou si peu. D'après moi, il ne faut pas lâcher de leur parler de l'Église, pas nécessairement de l'institution, mais de ce qui est proposé comme chemin. Les gens continuent d'être croyants, peut-être vont-ils revenir mais sous une autre forme.

Quel est l'impact du 11 septembre 2001?

Les attentats terroristes étaient revendiqués au nom de Dieu. Je pense que beaucoup d'Américains et de Canadiens qui sont croyants en sont arrivés à la conclusion que Dieu ne peut pas être cela. Je crois que la notion de Dieu a changé, Dieu n'est plus extérieur. Dieu est beaucoup plus intérieur et il n'a pas réponse à tout. C'est nous qui portons ce Dieu.

Je crois par ailleurs que plus personne ne peut se présenter en politique sans avoir une certaine connaissance de ce qu'est le phénomène religieux et les religions. Si on veut jouer un rôle dans le monde, il faut apprendre ce en quoi les autres croient et accepter qu'il y a toujours des croyants. Au Québec, c'est un problème car énormément de gens pensent que c'est fini parce que les églises se vident. C'est comme si ça faisait notre affaire de penser que c'est terminé. Il faut reconnaître que, sur la planète, il y a une masse considérable de gens qui sont croyants et il faut en tenir compte.

Qu'est-ce qui vous heurte le plus ?

Parfois la bêtise humaine quand on confond sa foi avec un savoir absolu. Nous sommes dans un domaine où cela est difficile de vérifier les choses alors nous y allons avec l'intuition. La religion devrait être la première affaire à être basée sur l'ouverture à l'autre. Même si on est convaincu que nous avons trouvé quelque chose, nos certitudes barrent parfois la route aux autres.

Croyez-vous que la spiritualité apporte du bonheur?

Je crois que la spiritualité apporte une dimension d'espérance pour qui s'en nourrit. Je me souviens, en Afrique, on est débarqué à côté d'un bidonville. C'était pauvre, mais les femmes étaient élégantes. On avait engagé un journaliste qui vivait dans ce bidonville, il arrivait à notre hôtel le matin avec des souliers vernis. Ces gens avaient une dignité en dépit du fait de leur pauvreté accablante. Ils avaient trouvé des moyens de

se donner une dignité, de l'élégance, de la spiritualité et c'était des gens équilibrés. La pauvreté ne signifie pas que les gens n'ont pas trouvé quelque chose à quoi s'accrocher. Je serais incapable de généraliser pour d'autres circonstances mais cela nous ramène à quelque chose de plus élémentaire, de plus vital, peut-être même de plus spirituel. Nos sociétés opulentes nous font perdre de vue ce que l'on devrait rechercher le plus. Personnellement, je suis rejoint par le livre du Dalai Lama, *L'Art du bonheur*. C'est un livre bouleversant, d'une grande simplicité et si on a perdu l'équilibre, on a l'impression de le retrouver.

Pouvez-vous dire que votre émission vous a changé en tant qu'homme?

Ah oui! Je ne sais pas si je suis plus humain mais je suis beaucoup plus sensible aux questions de sens. Cela a développé une autre façon de voir la vie des gens et ma propre vie. Oui, *Second regard* m'a changé. Même au niveau de la foi. Tout le travail que j'ai fait sans m'en rendre compte, au fil des ans, ne me donne pas toujours pleine satisfaction mais, en général, je suis content. Je suis croyant mais je ne dirais pas en quoi... peut-être que c'est mieux comme cela, même pour moi. Je pourrais être croyant dans les humains. Je pourrais être humaniste. Travailler dans ce domaine, tellement riche, cela fait bouger par en-dedans.

Quand on a rencontré Jean Vanier, on ne peut plus être la même personne. Je pense que c'est la personne la plus proche de la sainteté que j'aie rencontrée. Il coupe le souffle pas seulement dans son discours mais dans son attitude et dans sa vie. Je pensais que la sainteté était un concept de marketing pour l'Église. Mais quand j'ai rencontré Jean Vanier, je me suis dit la sainteté, elle existe. Probablement que Martin Gray et Sœur Emmanuelle sont du même calibre.

En terminant, j'aimerais dire qu'il est important de se défaire des préjugés que l'on entretient à l'endroit des religions et des religieux et religieuses. D'où l'importance d'un second regard!



Propos recueillis par Claire Dumesnil
Collaboration et photos : Pauline Vertefeuille